LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIÈRE PARTIE

V

(Suite.)

Il avait dans l'œil une fierté indomptable ; sur la bouche, aux lèvres minces et sanglantes, des menaces de tortures pour l'ennemi ; sur le front, haut, mais fuyant, un signe d'intelligence audacieuse ; sur les narines, mobiles, dilatables, un indice de courage et de violence.

Le corps, moulé comme un bronze antique d'Apollon, était la perfection de la forme masculine.

Svelte, fin de taille, gracieux d'épaules, correct comme buste, d'un galbe pur comme bras et comme jambes, évidemment doué d'une musculature puissante quoique très harmonieuse, cet admirable corps laissait cette impression, que l'Indien devait être d'une force et d'une adresse prodigieuses.

Ce magnifique spécimen de la race rouge avait plus de sept pieds.

La taille de Tomaho.

Mais rien de massif.

Le comte l'admira quand, debout, l'œil chargé d'éclairs, il prit la parole.

—Qui est donc ce magnifique guerrier ? demanda-t-il au Trappeur.

—C'est l'Aigle-Bleu, répondit Grandmoreau ; le frère de la Reine.

—Un rude homme !

L'Aigle-Bleu fit peser sur le comte un regard haineux, puis il dit d'une voix haute et sonore :

—Je vois la reine bien disposée pour les blancs.

—Je vois le conseil favorable à un traité.

—Seul, je ne puis m'opposer à ce que le pacte soit conclu.

—Mais je déclare ici que j'aimerais mieux me percer d'une flèche, quitter les terres de chasse de l'Apacheria, rejoindre mes pères dans les vastes territoires, qu'après la mort, le Grand-Esprit réserve aux braves, je préférerais me tuer devant l'assemblée que de jurer la paix avec ce blanc qui est là devant vous, que je hais et dont j'aurai le scalp.

—J'ai dit.

—Que mes frères décident.

—S'ils me refusent la liberté de combattre cet étranger, je me frappe et j'ensanglante le sol.

—Traitez, jamais je n'étendrai la main pour conclure la paix.

Cette déclaration énergique causa une vive impression.

La reine parut profondément froissée ; les guerriers étaient inquiets de cette résolution de l'Aigle-Bleu.

Tous les regards se tournèrent vers le comte qui, instruit par Grandmoreau du sens de ce discours, fit un pas en avant :

—L'Aigle-Bleu parle-t-il l'espagnol ? demanda-t-il.

—Oui, dit le sachem en espagnol.

—J'ai appris la langue des chiens de Visages-Pâles et je saisis le sens de leurs aboiements.

—Sachem, dit le comte, mépriser ses ennemis est un tort.

—Après le traité, dans un combat, devant toute la tribu, je vous apprendrai à m'estimer.

—Je ne t'estimerai que mort ! dit le sachem d'un ton superbe.

—Je vivrai et je vous aurai vaincu ! dit le comte avec une assurance hautaine.

Et à Grandmoreau :

—Dites aux sachems qu'ils ne se préoccupent en rien de cette querelle.

—Je me battraï, quand le traité sera conclu, avec l'Aigle-Bleu.

—Vaincu et mort, le pacte n'en sera pas moins valable.

—Vainqueur, la tribu ne pourra rien me reprocher.

—Je suis provoqué.

Le Trappeur murmura :

—Monsieur le comte, l'adversaire est un terrible joueur.

—Tête-de-Bison, mon ami, dit le comte, accoutumez-vous à m'obéir sans observation,

—Une autre fois, pour une réflexion aussi impertinente que celle-là, je vous casserai la tête.

—Parlez à ces gens.

Le Trappeur traduisit la déclaration du comte.

Elle fut unanimement approuvée.

Les Indiens étaient-ils donc pour le comte contre l'Aigle-Bleu.

Loin de là.

Ils voyaient d'une part un traité avantageux conclu, un tribut perçu, une expédition terminée heureusement.

D'autre part, ils jugeaient tous que l'Aigle-Bleu allait tuer le Visage-Pâle.

Et ils étaient ravis.

Ils échangèrent des regards significatifs. La reine seule semblait mécontente.

Mais pouvait-elle, contre son frère, prendre parti pour l'étranger ?

Elle regarda longuement le comte, parut le juger perdu, poussa un soupir de regret qui fut remarqué de tous et dit :

—Mon frère, l'Aigle-Bleu, aurait dû ne pas provoquer l'étranger.

—Le défi est lancé.

—Il est accepté.

—Je le regrette.

Le sachem tressaillit à ce reproche.

Il vint s'incliner devant la reine, baisa avec respect le manteau de la jeune femme, et, se relevant, il dit tristement :

—Je croyais connaître ma sœur.

—Je ne pensais pas l'offenser.

—Il y a deux visages dans cette question (deux faces, expression indienne).

—D'une part, le traité.

—Je ne l'empêche pas d'être conclu.

—Mais il y a, d'autre part, l'affront subi par la tribu, et je veux du sang pour le laver.

—Deux de nos guerriers ont été garrottés par le Visage-Pâle.

—L'homme qui a tendu l'embuscade mourra, et ce sera bien.

La tribu entière approuva cette déclaration.

La reine voila son regard et fit un signe qui comprima l'explosion de joie de son peuple.

Il se fit un silence.

Bas à l'oreille du comte, le trappeur dit en souriant :

—Entre nous, monsieur le comte, je crois que la Vierge en tient pour vous.

Pendant la reine fit un second signe et dit :

—Que l'étranger s'avance.

—Qu'il fasse ses offres au nom des Visages-Pâles.

Le comte entra dans le cercle des sachems avec le Trappeur et il posa ses conditions.

Comme tout se réduisait à une question d'argent, comme les intérêts des gens d'Augustin n'étaient pas précisément ce à quoi le

comte tenait le plus, l'accord fut promptement conclu.

Du reste, les Indiens étaient talonnés par une curiosité.

Le prochain combat était pour eux un sujet d'attraction.

On expédia les formalités du traité aussi vite que le permit la gravité indienne.

Le pacte fait, juré, garanti, il se fit un silence solennel.

L'heure de la lutte avait sonné.

VI

La reine conservait toute la dignité que lui commandait son rang.

Tête-de-Bison, qui ne doutait point qu'elle ne fût contrariée de ce duel, admirait son calme ; toutefois il remarqua qu'elle était fort pâle et que les traits de son visage se contractaient chaque fois que son regard s'arrêtait sur l'Aigle-Bleu.

—Est-ce, décidément, se demandait le Trappeur, la Vierge serait amoureuse du comte ?

Puis souriant à cette pensée :

—Ce serait drôle, disait-il.

Et il songeait à part lui :

—J'ai idée que peut-être le chef aime Rose-du-Matin : je vois des nuages à l'horizon.

—Gare à l'orage !

—Si le comte tue ce Peau-Rouge, la situation va se compliquer.

Puis une question se posait.

—Le comte sera-t-il vainqueur ?

Le Trappeur en doutait.

—Cela, pensait-il, dépendra de l'arme et des conditions.

Mais c'était un homme avisé que Tête-de-Bison : il prit ses précautions.

—Monsieur le comte, demanda-t-il, me permettrait-il un conseil ?

—Deux, si bon te semble ! dit M. de Lincourt.

—Je désirerais savoir d'abord quelle arme vous choisissez, dit le Trappeur.

—Qu'elle est celle qui sourirait le mieux à ce Peau-Rouge ?

—Le couteau et le tomahawk, à coup sûr !

—Mais il voudra combattre à cheval.

—Alors, c'est parfait !

—Monsieur le comte !...

—Qu'as-tu ?

—Le couteau et le tomahawk me vont... pour vous !

—Vous les maniez de main de maître : je suis payé pour le savoir.

—Mais...

—Mais tu penses que le duel à cheval me serait défavorable ?

—Peut-être.

—Ces sauvages sont étonnants sur leurs *mustangs* : eux et la bête ne font qu'un.

—Veux-tu que je te dise mon idée, vieux Trappeur ?

—Vous m'honorerez, monsieur le comte.

—Eh bien ! si *un* que fasse l'Aigle-Bleu avec sa monture, il fera plus *un* encore quand nous aurons combattu.

Et, sur cette prophétie énigmatique, le comte leva la main.

Il réclamait le silence.

On écouta.

—Trappeur, dit le comte, déclarez mes intentions à ces gens-là.

Et, cédant la parole à son compagnon, les bras croisés, indifférent aux regards tristes de la reine, il attendit, dominant la foule par sa fierté provoquante.

Tête-de-Bison prit la parole.

—Le chef blanc, dit-il, sait que l'Indien aime à manier le couteau et le tomahawk.

—Il propose le couteau et le tomahawk.

Les Indiens parurent surpris et enchantés.